

À l'aube d'une histoire littéraire: Comment les textes grecs d'époque impériale ont-ils cristallisé le canon classique?

Résumé: Les études modernes s'accordent à diviser l'Antiquité en grandes périodes: archaïque, classique, hellénistique et impériale / tardive. L'objectif est ici d'interroger le rôle qu'ont joué certains auteurs de cette dernière époque dans l'élaboration d'une telle périodisation et dans la cristallisation d'un canon classique dont nous sommes aujourd'hui tributaires. Le tournant des II^{ème}-I^{er} siècles av. J.-C. voit l'émergence du courant atticiste qui invite tout prosateur à imiter stylistiquement un corpus issu des V^{ème}-IV^{ème} siècles. Nous nous concentrerons d'abord sur différents traités de Denys d'Halicarnasse (I^{er} siècle av. J.-C.): en définissant les modèles canoniques, ce théoricien de la rhétorique a établi un corpus de «grands» auteurs anciens qui a déterminé la réception moderne de la littérature grecque aussi bien dans les études universitaires que dans l'enseignement, au discrédit de l'époque alexandrine. Il s'agira ensuite d'envisager le rôle déterminant qu'ont joué les *Vies des sophistes* de Philostrate (III^{ème} siècle apr. J.-C.) dans notre représentation de la première Sophistique, un rôle d'autant plus paradoxal que ce texte et son auteur sont relativement peu travaillés. Une meilleure appréhension de l'époque impériale, qui connaît un regain d'intérêt depuis les dernières décennies alors qu'elle a longtemps été discréditée comme décadente, nous amènera à mieux appréhender notre propre vision de la littérature antique, à mieux nous questionner sur nos propres présupposés, mais aussi à modifier notre approche et à terme l'enseignement.

Mots-clés: Antiquité, périodisation, Antiquité tardive, canon classique, courant atticiste, première Sophistique

Abstract: The scholars agree that Antiquity must be divided into time periods: Archaic Greece, Classical antiquity, Hellenistic Greece, Imperial period and late Antiquity, the two latter having led to growing interest in the last decades although they had been discredited as decadent for a long time. The aim of this paper is to investigate how the authors of the Imperial era gave rise to such a periodization, but also how they are responsible themselves of the long-lasting belief that they were decadent.

Beginning by Dionysus Halicarnassus' texts, I will analyse how the canon of the "great" ancient authors already grew up in the first century AD – including Homer, the tragedians, the attic orators, Plato –: the preference given to attic language, which is now named Atticism, over bombastic rhetoric of Hellenistic Greece, called Asianism, is the cause of the opposition we still make between the classical and the alexandrine periods. Then I will deal with the omnipresence of this canon in the imperial texts by statistically studying references to the classical texts.

Finally, the aim of this paper is to shed light on an apparent paradox: while the authors of the first-third century BC gave rise to the periodisation of antiquity we still depend on, they also played a part in seeming decadent. Having taken it in consideration, I will finally investigate how the narratology permitted us to rehabilitate them in the recent past and will pursue to do so in the years to come.

Keywords: Antiquity, Periodization, late Antiquity, Classic Cannon, Atticist Current, First Sophistic

Dans le secondaire comme en université, l'enseignement de la littérature grecque repose, comme tout apprentissage, sur une répartition des auteurs suivant des périodes distinctes. À l'issue de son parcours, tout étudiant aura idéalement une vue d'ensemble qui sera répartie en «cases» historiques où s'imbriqueront les auteurs canoniques. Pour prendre un exemple très parlant, l'un des manuels le plus utilisés aujourd'hui, l'*ἔρμαιο* ou *Hermaion* de Jean-Victor Vernhes, offre en introduction un «Panorama de l'Hellénisme» (IX-XIV) qui synthétise à lui tout seul ce schéma pédagogique. La période archaïque (VIII^{ème}-VI^{ème} siècles) est l'heure des grands poètes,

Homère et Hésiode, avant la naissance de la prose. Vient ensuite l'époque classique (V^{ème}-IV^{ème} siècles), marquée par la prédominance de la démocratie athénienne sur le pourtour égéen et par la guerre du Péloponnèse. C'est de très loin celle que l'on étudie le plus, alors même que, quantitativement elle ne nous a pas laissé un nombre de textes bien inférieur à la période impériale. La tragédie s'incarne ainsi dans le triptyque Eschyle-Sophocle-Euripide et la comédie dans Aristophane. Le genre historique a deux principaux représentants, Hérodote et Thucydide, auxquels s'ajoute Xénophon. S'il a existé bien des philosophes à cette époque, le plus connu n'en demeure pas moins Platon, au travers duquel sont étudiées les grandes figures de la Sophistique comme Protagoras et Gorgias. Viennent enfin les orateurs attiques, dont les grandes figures sont Démosthène, Eschine et Isocrate: le premier, plus encore que tout autre, est le passage obligé pour tout helléniste au même titre que Cicéron pour un latiniste. Plus secondaire dans l'enseignement, moins représentée dans les études universitaires, la période hellénistique trouve sa naissance dans les fameuses conquêtes d'Alexandre le Grand et s'achève au I^{er} siècle av. J.-C.: elle est surtout connue pour les poètes alexandrins Théocrite, Callimaque et Apollonios de Rhodes. L'autre parent pauvre de ce schéma pédagogique est l'époque impériale: les étudiants auront certainement l'occasion de fréquenter Plutarque, Lucien de Samosate et les romanciers grecs dont Longus, qui sont d'ailleurs les seuls à être cités par Vernhes (XIII), mais il ressort de leur parcours que leur maîtrise de cette ère est nettement moins précise que pour la période classique¹.

Si ces grandes «cases» pédagogiques ont un fondement historique évident et permettent aux étudiants d'acquérir une vue panoramique sur l'histoire de la littérature grecque, elles sont notamment nées des recherches menées par des spécialistes qui, très longtemps, ont privilégié les périodes archaïque et classique aux dépens des ères hellénistique et impériale. Comme dans toute discipline, à mesure qu'ont évolué les travaux, l'enseignement a lui-même vu son paysage se transformer. Ainsi, depuis les années 50, marquées notamment par l'ouvrage désormais incontournable de Jacques Bompaire sur Lucien de Samosate (*Lucien écrivain: imitation et création*), les chercheurs modernes ont commencé à défricher un champ d'étude longtemps laissé pour compte, lisant pour eux-mêmes des textes qui jusque-là avaient été considérés comme écrits de seconde main, et dont on

1. Je laisse de côté les textes chrétiens et me concentrerai spécifiquement sur la littérature païenne, mais il est clair qu'une telle étude mériterait d'être étendue bien au-delà.

ne faisait qu'un usage documentaire. Les outils définis par la narratologie, dont l'intertextualité, ont été d'une grande aide pour remettre au goût du jour toutes ces sources que l'on suspectait jadis d'être décadentes². L'évolution des présupposés a eu un impact sur l'enseignement du grec, jusque dans les concours de l'enseignement national en France, où Lucien, justement fut au programme de l'agrégation externe pour les sessions 2015 et 2016. Cependant, la balance n'est pas encore parfaitement rééquilibrée, puisque d'autres textes, qui ne sont réapparus sur la scène de la recherche que depuis peu, demeurent totalement inconnus des étudiants: c'est le cas, pour ne prendre qu'un exemple parmi tant d'autres, de Philostrate.

Je voudrais ici mener une enquête succincte sur le rôle majeur qu'ont joué les auteurs de l'époque impériale dans la fixation et dans la périodisation du canon littéraire grec. Si plusieurs spécialistes modernes ont mis en lumière ce phénomène de manière ponctuelle sur tel auteur ou sur tel corpus³, je souhaiterais offrir une vue plus panoramique sur le sujet, quoique brièvement. L'enjeu est de montrer que, tout au long du XIX^{ème} siècle jusque dans la première moitié du XX^{ème}, les chercheurs et par conséquent l'enseignement ont été tributaires d'une longue tradition née dès l'Antiquité qui a cristallisé un corpus de «modèles» classiques⁴.

Les II^{ème}-I^{er} siècles av. J.-C. voient l'émergence d'un mouvement que l'on nomme l'atticisme. Si la datation exacte de son origine est sujette à débat, le corpus rhétorique de Denys d'Halicarnasse est la plus ancienne source qui nous soit parvenue concernant le monde hellénophone⁵. Les atticistes ont joué un rôle déterminant dans la périodisation de la littérature

2. Parallèlement, les historiens ont abandonné la notion de décadence au profit du concept plus neutre d'«Antiquité tardive». Le très célèbre ouvrage de Marrou (*Décadence romaine ou Antiquité tardive? III^{ème}-IV^{ème} siècles*) fut déterminant pour réhabiliter une période longtemps jugée secondaire.

3. Voir les références données plus bas pour chaque cas d'étude.

4. Il est notable que la Renaissance et le Classicisme français ne connaissaient pas l'Antiquité sous le même jour et n'avaient pas le même canon que le nôtre. Pour ne prendre qu'un exemple, Jean-Pierre Collinet (*Racine lecteur et adaptateur d'Héliodore*) et Christian Surber (*Parole, personnage et référence dans le théâtre de Jean Racine*) ont clairement montré que Racine admirait Héliodore, romancier grec du III^{ème} siècle apr. J.-C. et auteur des *Ethiopiennes*. L'image d'une décadence romaine a beaucoup joué dans le discrédit de la période impériale.

5. Il est tout à fait possible que Denys d'Halicarnasse ne soit que la face visible d'un iceberg bien plus volumineux et que nous ayons perdu d'autres sources qui avant lui avaient déjà exploré la question de l'atticisme: voir la discussion de Jakob Wisse (*Greeks, Romans, and the Rise of Atticism* 73-74).

grecque et dans la systématisation d'un canon. Celui-ci incluait les grandes figures des périodes archaïque et classique, mais oblitérait totalement l'ère hellénistique, jugée pompeuse, grandiloquente à l'excès et qualifiée d'«asianiste». S'élaborait ainsi une représentation tripartite de l'histoire que Wisse a clairement résumée en ces termes⁶:

Thus in the Atticist view, literary history is divided into three periods: first, a "classical" period, located in the glorious past of classical Athens; then, a falling off, a long period of decline and degeneration; and finally, their own time, which is at last striving to restore and revive the glory of the past. (*Greeks, Romans, and the Rise of Atticism* 71)

Paradoxalement, alors même que les atticistes ont disqualifié l'époque hellénistique comme décadente, leur propre représentation de l'histoire s'est retournée contre elle-même et les a amenés à subir à leur tour ce soupçon du déclin.

Pour bien comprendre l'atticisme, il convient de rappeler que les préoccupations de leurs défenseurs sont très différentes des nôtres. Depuis l'émergence de l'État-nation, la définition d'un canon littéraire participe pleinement de la construction d'une identité nationale. Il serait totalement anachronique de déporter ce schéma sur un rhéteur comme Denys, dont l'intérêt est avant tout stylistique. Son objectif premier est en effet de dresser une typologie complète des modèles dignes d'être imités. La théorie n'est pas séparée de la pratique: ce sont d'abord des règles d'écriture qui s'élaborent dans ses traités. Cependant, si le paradigme de l'État-nation n'est pas efficient pour comprendre l'atticisme, la fixation de ce canon classique n'est pas étrangère à des logiques identitaires. Elle a en fait permis à une élite cultivée de se définir d'un point de vue socioculturel. Face à la *koinè* (κοινή), «la langue commune» que pratiquait la multitude, les intellectuels (les *pepaideumenoi* / πεπαιδευμένοι) disposaient d'un critère linguistique discriminant qui donna naissance à un phénomène de diglossie récemment analysé par Simon Swain (*Hellenism and Empire*) et Lawrence Kim (*The Literary Heritage as Language*). Cette identité outrepassait toutes les frontières: il suffisait qu'un lettré maîtrisât la langue classique pour qu'il fût considéré comme un *pepaideumenos* hellénophone. Ainsi, quand Philostrate rédige la biographie d'Elie, auteur romain de langue grecque qui vécut au

6. «Dès lors, du point de vue des atticistes, l'histoire littéraire se divise en trois périodes: en premier lieu, une période "classique", située dans le passé glorieux de l'Athènes classique; puis une dégradation, une longue période de déclin et de décadence; et enfin leur propre époque, qui s'efforce de restaurer et de resusciter la gloire du passé».

tournant des II^{ème}-III^{ème} siècles, il n'hésite pas à affirmer: «Elieen était romain, mais il pratiquait l'attique aussi bien que les Athéniens qui vivent au cœur du territoire d'Athènes» (Αἰλιανὸς δὲ Ῥωμαῖος μὲν ἦν, ἠττικίζε δέ, ὥσπερ οἱ ἐν τῇ μεσογειᾷ Ἀθηναῖοι, *Vies des sophistes*, II, 31.1, 624)⁷.

Il faut ainsi s'imaginer qu'en composant un texte ou un discours, tout atticiste devait vérifier que chaque mot, chaque tournure était bien attesté dans le canon. À ce jour, le travail de recension systématique mené par Schmid dans les cinq tomes de *Der Atticismus* demeure le plus complet. Pour n'en donner qu'un bref panorama, ces règles d'écriture, dont certaines sources parodiques raillent d'ailleurs le caractère paranoïaque⁸, impliquaient qu'on ne pouvait employer un terme qui fût absent des modèles classiques. Ainsi, si l'on voulait parler d'un «arbitre», il ne fallait pas avoir recours au terme *mesitès* (μεσίτης) usité par la *koinè*, mais y préférer son synonyme *diatitès* (διαττητής) qui avait le «mérite» d'être présent chez les orateurs attiques⁹. De même, les atticistes avaient pour règle d'accentuer les mots comme on le faisait aux V^{ème}-IV^{ème} siècles. L'adjectif «ridicule», qui se dit *geloion*, prenait un accent aigu sur le -ε en attique (γέλοιον), mais un accent circonflexe sur le -ι dans la *koinè* (γελοῖον)¹⁰. Il faut ainsi s'imaginer que durant une performance orale, le rhéteur était tenu de prononcer les termes «correctement», sans quoi il pouvait être accusé de se montrer fautif. Enfin,

7. Il faut préciser que, parallèlement à Denys d'Halicarnasse, naquit un atticisme latin qui consistait à imiter la pureté de la langue grecque attique. Le phénomène a par exemple été analysé par Emanuele Castorina au sujet de Cicéron (*L'Atticismo nell'evoluzione del pensiero di Cicerone*).

8. Comme l'ont montré Graham Anderson (*The Second Sophistic* 86) et Simon Swain (*Hellenism and Empire...* 48-49), l'une des plus belles satires de l'atticisme se trouve dans le *Jugement des voyelles* de Lucien, où la lettre σ, délaissée par les rhéteurs qui lui préfèrent le τ attique, intente un procès à ce dernier pour lui avoir volé la plupart des mots.

9. Cet exemple est tiré du traité lexicographique d'Aelius Moeris, intitulé les *Atticista*, δ 23. De fait, *mesitès* n'apparaît jamais chez les atticistes «purs», alors que les épîtres de Paul, composées dans la *koinè* pour être compréhensibles du grand nombre, l'emploient à plusieurs reprises (*Galates*, 3, 19-20; *Timothée*, 1, 2, 5; *Hébreux*, 8, 6; 9, 15; 12, 24). En revanche, *diatitès* qui est attesté chez les orateurs attiques (cf. Isocrate, *Contre Callimaque*, 14, 3; Démosthène, *Contre Midias*, 83, 4; etc.) se retrouvera dans les textes des grands atticistes comme Denys d'Halicarnasse (*Antiquités romaines*, VI, 43, 3), Dion de Pruse (*Discours* XI, 13), Maxime de Tyr (*Dissertation* XXXVI, 3)... Outre les publications de Swain (51-56) et de Kim (476-478) déjà citées, on se reportera à l'article de Klaus Alpers (*Grieschische Lexikographie*) sur les lexiques atticistes.

10. Aelius Moeris, *Atticista*, γ 4.

sur un plan syntaxique, on préférerait certains modes inusités comme l'optatif oblique, équivalent lointain du subjonctif imparfait français qui, tout comme ce dernier, était une marque de préciosité: Gerhard Anlauf a bien analysé ce phénomène dans *Standard Late Greek oder Attizismus?*

Ce présupposé d'une pureté de la langue n'est pas resté sans conséquence axiologique sur notre propre appréhension du grec et son enseignement. Le premier dialecte auquel se confronte tout helléniste n'est autre que l'attique, justement, alors même qu'il n'est pas le plus aisé à appréhender¹¹. Bien sûr, ce choix n'en demeure pas moins légitime, puisque la plupart des textes à nous être parvenus sont composés dans ce dialecte. Il est surtout notable que les règles du thème grec en université française correspondent très exactement à celles de l'atticisme. Reportons-nous à l'introduction du manuel d'Anne Lebeau, qui ne manque pas d'ailleurs de rappeler l'artificialité de l'exercice (les termes en gras sont présents tels quels dans le texte d'origine):

Le thème grec est un genre qui a ses règles et ses exigences propres, ses limites surtout, puisqu'on attend du traducteur qu'il écrive dans la langue des prosateurs attiques du Vème et du IVème siècles. **Le Corpus des auteurs** qui doivent lui servir de modèles est donc fort étroit au regard de l'ensemble de la littérature conservée; il comprend: avant tout les orateurs attiques [...]. (*Le thème grec du DEUG à l'Agrégation* 5)

Bien évidemment, il serait réducteur d'affirmer que les auteurs de l'époque impériale faisaient du thème grec avant l'heure. D'une part, leur degré de familiarité avec la langue attique leur en offrait une appréhension plus immédiate, y compris pour les hellénophones non-Grecs comme Elien. D'autre part, ils disposaient d'une certaine marge de liberté au sein même de ces règles, qui ne doivent donc pas être perçues comme une limitation¹². La réciproque, en revanche, est vraie: le thème est une forme d'atticisme moderne et repose sur certaines règles artificielles qui étaient en usage à l'époque impériale, comme le recours à l'optatif oblique (Lebeau, *Le thème grec du DEUG à l'Agrégation* 68).

11. L'apprentissage des verbes, par exemple, serait nettement plus simple si l'on commençait par le dialecte ionien qui ne subit aucune contraction syllabique.

12. Par exemple, le néologisme n'était pas interdit pourvu qu'il repose sur des racines attiques. Philostrate (*Héroïques* 40.6) utilise l'hapax *hupogrupos* (ὑπογρῦπος), «au nez légèrement aquilin», un terme autorisé au sens où le préfixe *hupo* et l'adjectif *grupos* sont attestés dans le canon. De même, l'usage de l'asyndète chez Démosthène est exclu du thème grec (Lebeau, *Le thème grec du DEUG à l'Agrégation* 5), quand un atticiste de l'époque impériale l'aurait volontiers imitée précisément parce que la figure se trouve chez Démosthène.

Pour autant, l'atticisme ne se limite pas à une simple imitation stylistique des modèles anciens. Les textes qui se conforment à ses lois ont également pour caractéristique de ne jamais mentionner explicitement un auteur postérieur à la période classique. Si l'on prend l'exemple de la *Vie d'Apollonios de Tyane* de Philostrate et que l'on se réfère au tableau synthétique de ses citations dressé par Ewen Bowie (*Quotations of Earlier Texts in Tà êç τὸν Τυανέα Ἀπολλώνιον 70-72*)¹³, l'*Illiade* apparaît dix-sept fois, l'*Odyssée* quinze fois, Euripide douze fois, Platon neuf fois, Sophocle sept fois, Hérodote quatre fois, Thucydide trois fois, Xénophon une fois. En revanche, jamais Philostrate ne se réfère clairement à Apollonios de Rhodes, Théocrite ou Callimaque, ce qui n'implique nullement qu'il ne les connaissait pas¹⁴. Une telle étude pourrait être étendue à bien des textes d'époque impériale, mais le résultat statistique demeurerait semblable. De là nous vient aujourd'hui l'impression que l'ère hellénistique constitue une sorte de «trou» allant du III^{ème} au I^{er} siècle.

Pour mieux saisir l'influence qu'a jouée l'époque impériale dans notre appréhension de la période classique, sachant pertinemment qu'il est impossible de se montrer exhaustif sur un tel sujet, nous nous concentrerons ici sur quatre exemples parlants: le triptyque tragique Eschyle-Sophocle-Euripide, la suprématie d'Hérodote et de Thucydide dans le genre historique, la supériorité de Démosthène sur les autres orateurs attiques, et enfin la fixation de la première Sophistique. Bien évidemment, il faut garder en tête que si nous étudions tel corpus en particulier plutôt qu'un autre, c'est parce qu'il nous a été préservé par le biais des manuscrits byzantins. Cependant, la conservation de certains textes n'est pas seulement due aux aléas de la transmission manuscrite, mais bien à leur réception dès l'Antiquité: Laurent Pernot (*L'ombre du tigre* 64) a bien montré que Démosthène nous a été légué précisément parce qu'il était admiré par la postérité comme le plus grand orateur de son temps.

Dans le second livre de son traité *De l'Imitation*, aujourd'hui accessible à travers des fragments et un résumé, Denys d'Halicarnasse dresse un

13. Je ne reprends ici que les références explicites et laisse de côté celles marquées d'une parenthèse par Bowie.

14. Comme l'a relevé Letizia Abbondanza (*Filostrato maggiore: Immagini* 291), le même Philostrate reprend dans les *Images*, II, 18, l'*Idylle* IX de Théocrite. Pour autant, à aucun moment dans le texte, la référence n'est rendue explicite.

catalogue des grands auteurs à imiter¹⁵. Le texte fait d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide le triptyque canonique de la tragédie grecque. Ce sont les trois seuls dont nous avons conservé des textes entiers, contrairement à d'autres tragiques comme Phrynichos à qui l'on doit notamment une pièce intitulée *Les Phéniciennes* aujourd'hui fragmentaire. Il faut d'emblée noter que la réception d'Euripide fut très contrastée, comme l'a analysé Peter Bing (*Afterlives of a Tragic Poet*): alors que, de son temps, le poète n'a pas connu une grande notoriété à Athènes, il semble avoir été très apprécié dans le reste de la Grèce, et c'est en tout cas à l'époque hellénistique qu'il devient l'un des grands modèles. Ce cas de figure s'est répété dans bien des canons littéraires: secondaire aux yeux de ses contemporains, un même auteur peut devenir majeur pour la postérité. En ce sens, en offrant à Euripide un rôle central, Denys, et avec lui toute l'époque impériale, sont tributaires de sa réception à partir du III^{ème} siècle tout au moins. Preuve en est: pour en revenir aux références explicites dans la *Vie d'Apollonios*, il est le poète le plus cité après Homère.

Si l'on compare la *Poétique* d'Aristote au traité de Denys, on peut voir tout l'écart qui oppose un témoignage du IV^{ème} siècle av. J.-C. avec celui d'un atticiste du I^{er}. Aristote donnait déjà un rôle majeur à Eschyle et à Sophocle, mais nettement moins à Euripide qu'il cite souvent de manière dépréciative¹⁶. Si les deux premiers modèles étaient donc reconnus comme tels dès le IV^{ème} siècle av. J.-C., la *Poétique* abonde aussi en références à bien des poètes aujourd'hui perdus¹⁷. Trois siècles plus tard, quand Denys présente les modèles de la tragédie classique, il ne mentionne que ces trois grandes

15. Pour reprendre la claire introduction d'Aujac à ce sujet (*Denys d'Halicarnasse: L'Imitation* 11 et 22-23), il nous reste, outre le résumé du livre II, quelques citations présentes dans les commentaires de Syrianus aux traités rhétoriques d'Hermogène; Denys lui-même, dans la *Lettre à Pompée Gémios*, 3.2-6.11, évoque la partie de son livre II dédiée aux historiens.

16. Eschyle: 1449a16; 1456a17; 1458b20-23. Sophocle: 1448a26; 1449a19; 1456a27; 1460a33. Euripide: 1453a24-30; 1456a17 et 27; 1458b20; 1460b34.

17. Agathon, *Anthée*: 1451b21; 1454b14; 1456a14, 24 et 29. Astydamas, *Alcméon*: 1453b33. Carcinus, *Thyeste*: 1454b23; 1455a27. Dicoégène, *Cypriens*: 1455a1. Sthénélos, sans titre: 1458a21. Théodecte: *Lyncée*, 1452a27; 1455b29; *Tydée*: 1455a9.

figures, laissant délibérément les autres de côté¹⁸. Le sort réservé à Eschyle est éloquent: «Eschyle, le premier, est de style élevé et s'adonne à la magnificence» (‘Ο δ’ οὖν Αἰσχύλος πρῶτος ὑψηλός τε καὶ τῆς μεγαλοπρεπείας ἐχόμενος, *De l'Imitation*, IX, 2.10). Il est difficile de déterminer ce que Denys entend par «premier» (*prôtos* / *πρῶτος*): le poète est-il «le premier» en date ou «le premier» axiologiquement, celui qu'il convient de mentionner en premier dans la liste des auteurs à imiter?¹⁹ Dans tous les cas, un tel parti pris oblitère totalement un tragique antérieur comme Phrynichos, dont *Les Phéniciennes* ont inspiré *Les Perses* d'Eschyle, comme l'a analysé Pralon (*Entre la mémoire et l'oubli: le fragment de tragédie* 26). Aristote reconnaissait lui aussi l'importance d'Eschyle dans l'histoire de la tragédie, mais c'était pour montrer que ce dernier «était le premier à avoir fait passer le nombre d'acteurs de un à deux» (τό τε τῶν ὑποκριτῶν πλῆθος ἐξ ἐνὸς εἰς δύο πρῶτος Αἰσχύλος, *Poétique*, 1449a16-18), ajoutant immédiatement après que Sophocle l'avait porté à trois. Nous voyons tout l'écart qui sépare les deux textes: là où Aristote reconnaît le caractère fondateur d'Eschyle sans omettre ses prédécesseurs, Denys ne retient plus que celui-ci. En outre, quand ce dernier évoque d'autres poètes tragiques comme Agathon, c'est uniquement pour le déprécier (*Démophile*, 26.4). Aristote, en revanche, n'hésitait pas à le comparer à Homère (*Poétique* 1454b14).

La prédominance d'Hérodote et de Thucydide est un cas de figure plus parlant que les tragiques: le présupposé suivant lequel ce sont les historiens par excellence est né de Denys, lequel a joué un rôle fondamental dans la réception contemporaine du genre historique. Dans l'introduction du traité qu'il a dédié au style de Thucydide, Le rhéteur prend soin de mentionner d'autres historiens antérieurs, aujourd'hui perdus, dont Hellanicos de Lesbos. Pour reprendre l'analyse de Méliana Lévy (*L'imitation de Thucydide* 51-52), le texte procède en trois temps. Il s'agit d'abord de montrer l'infériorité des premiers historiens:

18. L'absence des références aux autres poètes n'est pas due au fait que nous ne possédons qu'un résumé du traité *De l'Imitation*. Ce choix semble bien être celui de Denys, si l'on en croit l'introduction en IX, 2.9: «Venons-en aux tragiques, non qu'il ne convienne pas d'avoir affaire à tous les poètes, mais parce qu'il n'est pas de circonstance de tous les mentionner dans le présent ouvrage; du reste, il est légitime de distinguer les meilleurs» (Ἴωμεν ἐπὶ τοὺς τραγικοὺς, οὐκ ἐπειδὴ μὴ προσήκει πάσι τοῖς ποιηταῖς ἐντυγχάνειν, ἀλλ' ἐπεὶ μὴ πάντων καιρὸς ἐν τῷ παρόντι μεμνήσθαι· τὸ δὲ τῶν ἐξαιρέτων, ἰκανόν ἐστιν). [La traduction, comme toutes celles qui suivront, est personnelle].

19. Dès lors, je ne partage pas la traduction de Germaine Aujac: «le premier en date des tragiques».

οὔτοι προαιρέσει τε ὁμοία ἐχρήσαντο περὶ τὴν ἐκλογὴν τῶν ὑποθέσεων καὶ δυνάμεις οὐ πολὺ τι διαφερούσας ἔσχον ἀλλήλων, οἱ μὲν τὰς Ἑλληνικὰς ἀναγράφοντες ἱστορίας, οἱ δὲ τὰς βαρβαρικὰς, καὶ αὐτὰς τε ταύτας οὐ συνάπτοντες ἀλλήλαις.

Ces auteurs procédaient d'une manière semblable pour le choix de leurs sujets et n'étaient pas d'une habileté bien différente de l'un à l'autre: les uns exposaient des histoires sur les Grecs, d'autres sur les barbares, et ce sans les relier les unes aux autres. (*Thucydide*, 5.3)

En d'autres termes, les premiers historiens proposaient des récits linéaires où les Grecs et les barbares étaient traités séparément et localement sans qu'aucune vue d'ensemble ne soit proposée, privilégiant de surcroît «certains retournements de situation théâtraux qui paraissent vraiment fantasques à nos contemporains» (θεατρικαὶ τινες περιπέτεια πολὺ τὸ ἡλίθιον ἔχειν τοῖς νῦν δοκοῦσαι)²⁰. Vient ensuite Hérodote qui a eu le mérite d'aborder les différents peuples et de proposer une vue panoramique sur le sujet, mais à qui Denys reproche d'avoir eu une ambition trop grande et de noyer son lecteur dans une œuvre trop vaste (*Thucydide* 5.5)²¹. Ce schéma permet d'en arriver à Thucydide, l'objet du traité, présenté comme l'homme qui a poussé le genre historique à sa perfection en procédant à un compromis entre les deux paradigmes: en resserrant son récit sur un fait précis – la guerre du Péloponnèse – il a évité l'excès hérodotéen, mais en traitant les relations entre Grecs et barbares, il a su échapper au caractère trop local des historiens antérieurs comme Hellanicos (*Ibid.* 6.1-2)²².

Le présupposé d'un tel texte est clair: tout l'enjeu est de montrer le progrès qu'ont accompli peu à peu les modèles du genre. Bien sûr, une telle reconstruction s'explique par le projet bien spécifique de Denys, qui est, comme on l'a dit, de définir des techniques d'écriture à l'appui d'un canon et d'y distinguer les bons des mauvais exemples à imiter. En revanche, le rhéteur n'aurait jamais pu s'imaginer que son traité conditionnerait notre propre représentation du genre historique au V^{ème} siècle. Quand Felix Jacoby a entrepris de recenser tous les fragments d'historiens grecs dans les *Fragmente der griechischen Historiker*, les deux premiers volumes de ce travail majeur sont parlants sur la typologie qu'il a adoptée: le premier s'intitule *Genealogie und Mythographie* et fait ainsi intervenir Hellanicos; le

20. Voir aussi 23.4-6 sur le style des anciens historiens.

21. Voir aussi 23.7 sur le style d'Hérodote.

22. Denys a également dédié un traité entier au style de l'historien: *Sur les particularités du style de Thucydide*.

second a pour titre *Universalgeschichte und Hellenika*. Le passage postulé d'un genre «généalogique et mythographique» à l'idée d'une «histoire universelle» est une parfaite reproduction du schéma tripartite de Denys²³.

Le cas de Démosthène peut se prêter à une analyse similaire. Denys d'Halicarnasse a consacré plusieurs opuscules rhétoriques aux orateurs attiques, respectivement dédiés à Lysias, Isocrate et Isée, mais c'est à Démosthène qu'il réserve le plus long traité²⁴. Dans son introduction à ce dernier texte (*Denys d'Halicarnasse: Démosthène* 11-12), Germaine Aujac a clairement montré que c'est à cet orateur que Denys réserve la palme d'or. Nous pouvons ajouter que cette représentation traversera toute l'époque impériale, en contraste avec la période hellénistique où le jugement porté sur Démosthène était assez dépréciatif, comme l'a mis en exergue Laurent Pernot (*L'ombre du tigre...* 62-63).

Plus précisément, les grands sophistes des I^{er}-III^{ème} siècles avaient pour habitude de s'adonner à l'exercice rhétorique de la déclamation, la *meletè* (μελέτη): au cours de ces performances qui devaient certainement s'investir d'une dimension théâtrale très forte, il s'agissait d'incarner virtuellement tel orateur attique en prononçant le discours que ce dernier aurait vraisemblablement livré dans telle situation donnée. Pour reprendre Donald Russell (*Greek Declamation*), une telle pratique consistait à mêler histoire et fiction: elle faisait appel à des situations qui n'avaient pas nécessairement eu lieu dans l'Athènes classique et constituait un *comme si*. L'enjeu n'était donc pas de reconstruire, comme le ferait un historien, un contexte oratoire réel, mais bien plutôt d'adopter la posture de l'orateur attique, de jouer Démosthène pour ainsi dire. En l'occurrence, ce dernier occupe une place de choix dans la déclamation²⁵. Ainsi, selon Philostrate qui cite de source

23. Certes, il serait réducteur d'envisager l'œuvre de Jacoby comme une simple reproduction de Denys: comme l'a synthétisé David Toye (*Dionysius of Halicarnassus on the First Greek Historians* 279-281), la typologie poursuivie par le chercheur allemand repose sur une contestation des datations proposées par le rhéteur. Ce qui m'intéresse ici, c'est la permanence du schéma d'ensemble, au-delà de ces divergences.

24. Les trois premiers opuscules, numérotés II, III et IV, sont traités dans les *Orateurs antiques*; le *Démosthène* est édité comme un ouvrage à part. Voir Germaine Aujac (*Denys d'Halicarnasse: Les orateurs antiques* 18).

25. Pernot (64-68) a proposé d'autres exemples de la mise en valeur de Démosthène à l'époque impériale.

Hérode Atticus, Polémon de Laodicée (II^{ème} siècle apr. J.-C.) s'adonna à trois déclamations dont les sujets respectifs étaient les suivants²⁶:

ἀναγράφει καὶ τὰς ὑποθέσεις ὁ Ἡρώδης, ἐφ' αἷς ξυνεγένετο· ἦν τοίνυν ἡ μὲν πρώτη Δημοσθένους ἐξομνύμενος ταλάντων πεντήκοντα δωροδοκίαν, ἦν ἦγεν ἐπ' αὐτὸν Δημάδης, ὡς Ἀλεξάνδρου τοῦτο Ἀθηναίους ἐκ τῶν Δαρείου λογισμῶν ἐπεσταλκός, ἡ δὲ ἐφεξῆς τὰ τρόπαια κατέλυε τὰ Ἑλληνικὰ τοῦ Πελοποννησίου πολέμου ἐς διαλλαγὰς ἦκοντος, ἡ δὲ τρίτη τῶν ὑποθέσεων τοὺς Ἀθηναίους μετὰ Αἰγὸς ποταμοὺς ἐς τοὺς δήμους ἀνεσκευάζεν.

Hérode décrit aussi les sujets des discours auxquels il assista; ainsi le premier était: Démosthène jurait qu'il ne s'était pas laissé corrompre par cinquante talents, une accusation que portait Démade contre lui sous prétexte qu'Alexandre avait communiqué cette information aux Athéniens d'après les relevés de compte de Darius; le suivant était: Il devait faire détruire les trophées grecs au moment où la guerre du Péloponnèse en arrivait au stade de la paix; le troisième des sujets était: Il devait contraindre les Athéniens à revenir dans leur dème après la bataille d'Aegos Potamos. (*Vies des sophistes* I, 25, 538).

Il est difficile de se représenter très concrètement à quoi pouvaient ressembler des exercices aussi techniques, mais ces exemples nous montrent l'omniprésence de Démosthène dans le paysage intellectuel et dans l'imaginaire rhétorique de l'époque. Le phénomène atteint son paroxysme dans les textes d'Aelius Aristide, qui raconte dans ses discours que l'Orateur se manifestait à lui dans ses rêves²⁷.

Des performances aussi complexes trouvent leur origine dans l'éducation par laquelle était passé tout *pepaideumenos*. Quand les adolescents s'initiaient à l'exercice du discours, leurs maîtres les amenaient à pratiquer tout une série d'entraînements dont le contenu nous a été transmis grâce à une série de manuels intitulés *Progymnasmata*, des «exercices préliminaires» à la rhétorique. Les exemples typiques les plus complets sont conservés chez Libanios (IV^{ème} siècle apr. J.-C.) dont les textes, bien que tardifs, reflètent des pratiques qui ont existé tout au long de l'époque impériale. Comme exemple

26. Voir aussi Philostrate, *Vies des sophistes* I, 25, 542. Cependant, la place de Démosthène dans les *Vies des sophistes* est contrastée (Pernot 92-94): si Philostrate en offre une image très laudative à bien des égards, il ne lui dédie curieusement aucune notice biographique à part entière, alors même qu'il en attribue une à Eschine ou à Isocrate.

27. Aelius Aristide, *Discours* XLVII, 16; L, 15 et 18; LI, 62 et IV, 3. Marie-Henriette Quet (*Le sophiste M. Antonius Polémon de Laodicée* 410-411) compare à juste titre les textes d'Aelius Aristide aux déclamations que Philostrate à Polémon.

type de l'éloge (*egkômion* / ἐγκώμιον, qui a pour équivalent latin *encomium*), le sophiste prend, sans surprise, Démosthène comme sujet²⁸. Le présupposé est clair: quel orateur, mieux que ce dernier, peut faire l'objet d'un éloge? Et il est d'autant plus clair dans les modèles de comparaison (*sugkrisis* / σύγκρισις) présentés par Libanios, dont l'objectif était de mettre en relation deux grandes figures mythologiques ou historiques: l'un des exemples proposés dans ses *Progymnasmata* consiste à montrer la supériorité de Démosthène sur Eschine.

Ces quelques exemples suffisent à comprendre comment et quand la représentation d'un Démosthène comme l'Orateur par excellence s'est élaborée et s'est transmise²⁹. Certes, comme l'a analysé Pernot (*op. cit.* 68-97), les auteurs grecs de l'époque impériale n'étaient pas enfermés dans une admiration sans frein pour ce dernier, mais Pernot lui-même remarque que, dans les études sur la réception de Démosthène, «les savants, voulant tracer un tableau d'ensemble, se sont consacrés en priorité à ce qui était le plus visible, c'est-à-dire aux jugements admiratifs» (68). Nous pouvons ajouter un autre argument à celui de la visibilité: puisque plus familière à nos yeux, c'est l'image laudative de Démosthène qui a concentré l'attention des chercheurs. En ce sens, la place qu'accordent les enseignants d'aujourd'hui à l'orateur et son omniprésence dans les études modernes trouvent très certainement leur origine dans les pratiques pédagogiques antiques et dans le système de représentation qui y resta lié à partir du I^{er} siècle av. J.-C.

Pour terminer cette enquête succincte sur la cristallisation d'un canon grec, je voudrais m'attarder sur le texte de Philostrate précédemment cité: les *Vies des sophistes*. Composé au milieu du III^{ème} siècle de notre ère³⁰, ce traité renferme toute une série de rubriques biographiques dédiés aux grands sophistes dont le narrateur se présente comme le successeur, comme l'a montré Thomas Schmitz (*Narrator and audience in Philostratus' Lives of*

28. Libanios, *Progymnasmata*, Éloge 5. Je suis la numérotation de Gibson (*Libanius's Progymnasmata*).

29. Certes, tous les auteurs de l'époque impériale n'étaient pas figés dans une admiration sans frein pour la figure de Démosthène, comme l'a analysé Pernot (68-97). Cependant, ce dernier insiste bien sur le fait que les chercheurs contemporains se sont d'abord concentrés sur les textes laudatifs.

30. La préface du texte est dédiée à Gordien, présenté comme proconsul: dans *The Date and the Recipient of the Vitae Sophistarum of Philostratus*, Ivars Avotins a suggéré qu'il s'agirait de Gordien I^{er} dont le règne a duré quelques semaines en 238, mais Christopher Jones (*Philostratus and the Gordiani*) estime que Philostrate parle de Gordien III (238-244). Ces problèmes de datation n'ont pas d'incidence sur la présente analyse.

the sophists). Je ne reviendrai pas ici sur tous les débats suscités par ce texte qui semble avoir été très polémique dès sa composition et qui ne manque pas de surprendre les chercheurs modernes³¹. Je me concentrerai sur le rôle essentiel qu'a joué la réception de ce texte dans la définition moderne de la première Sophistique: c'est à ce jour l'une des sources les plus complètes sur le sujet outre les dialogues de Platon. Les *Vies des sophistes* prennent donc pour sujet un courant intellectuel du V^{ème} siècle av. J.-C. bel et bien existant, mais dont il ne nous reste que très peu de textes complets et dont les fragments ont été rassemblés par Diels dans *Die Fragmente der Vorsokratiker* et plus récemment par Laks et Most dans *Les débuts de la philosophie*. On peut généralement affirmer que Denys d'Halicarnasse est à Jacoby ce que Philostrate est à Diels: Marie-Pierre Noël (*Philostrate, historien de la première Sophistique* 191-192) a insisté sur le fait que cette première édition est totalement tributaire des *Vies des sophistes*. Je voudrais ici compléter cette analyse en montrant que l'édition de Laks-Most a justement modifié la perspective à l'appui de travaux plus récents sur les *Vies des sophistes*.

D'une manière générale, le témoignage de Philostrate est omniprésent dans les collections de données biographiques menées par Diels. Le cas de Gorgias en est une parfaite incarnation. Les *testimonia* qu'offrent les *Fragments der Vorsokratiker* sont une restitution complète de la rubrique composée par Philostrate à propos de ce sophiste, sans aucun autre élément

31. Dès le début de son traité, Philostrate oppose la première Sophistique à la seconde (*Vies des sophistes* I, 481): selon lui, la première traite «de sujets philosophiques» (τὰ φιλοσοφούμενα ὑποτιθεμένη) quand la seconde se caractérise par des sujets exclusivement sophistiques. Il fait de Gorgias le fondateur de la première et d'Eschine le père de la seconde. Une telle définition pose un double problème que Dominique Côté a clairement posé dans *Les deux sophistiques de Philostrate* (même si son analyse ne rend pas justice aux ambitions propres à Philostrate, dont l'objectif n'est pas de mener une enquête doxographique mais d'envisager une continuité entre son propre mouvement intellectuel et la première Sophistique). D'une part, il est difficile de comprendre à quelle pratique discursive il renvoie quand il évoque les sophistes-philosophes. De l'autre, les chercheurs modernes ont emprunté à Philostrate la notion de «seconde Sophistique», mais la répartition chronologique qu'ils adoptent aujourd'hui est très différente: nous parlons de seconde Sophistique pour désigner les sophistes hellénophones de l'époque impériale, quand les *Vies des sophistes* placent son origine au IV^{ème} siècle av. J.-C. avec Eschine.

critique à ce sujet³². Par exemple, quiconque lira le fragment 82 B 9, tiré des *Vies des sophistes* I, 9, 493, découvrira que Gorgias a composé un *Discours pythique* (λόγος Πυθικός). Le problème méthodologique est le suivant: il n'existe aucune attestation d'un tel discours ailleurs que chez Philostrate. *Testis unus, testis nullus*: comment donner crédit à un texte écrit près de sept siècles après l'existence de Gorgias? Peut-être que ce discours a bel et bien été composé, mais en l'absence de preuve supplémentaire, il est impossible de se montrer catégorique à ce sujet.

Bien évidemment, l'édition de Diels remonte à une époque où l'on avait une approche essentiellement documentaire vis-à-vis des textes tardifs. Un siècle plus tard, celle de Laks-Most adopte une démarche nettement plus nuancée vis-à-vis de Philostrate, à l'appui des travaux récents sur son témoignage. Prenons cet exemple tiré des *Lettres*:

Γοργίου δὲ θαυμασταὶ ἦσαν ἄριστοὶ τε καὶ πλεῖστοι· πρῶτον μὲν οἱ κατὰ Θεσσαλίαν Ἕλληνας, παρ' οἷς τὸ ῥητορεύειν γοργιάζειν ἐπωνυμίαν ἔσχεν, εἶτα τὸ ξύμπαν Ἑλληνικόν, ἐν οἷς Ὀλυμπίασι διελέχθη κατὰ τῶν βαρβάρων ἀπὸ τῆς τοῦ νεῶ βαλβίδος.

Les admirateurs de Gorgias étaient très nobles et très nombreux: vinrent d'abord les Grecs de Thessalie, chez qui l'on donnait à l'art oratoire le surnom de «gorgianiser», puis la Grèce toute entière, dont les Olympiens à qui il fit un discours contre les barbares depuis la fondation de leur temple. (*Lettres*, 73)

Dans l'édition de Diels (82 A 35), ce témoignage apparaît seul, sans point de comparaison. En revanche, Laks et Most (32 P 12) le font figurer juste après un extrait du *Ménon* de Platon (70a-b = 82 A 19 Diels-Kranz = 32 P 11 Laks-Most). Si l'on met en confrontation Platon et Philostrate comme y invite la récente édition, il en ressort que tous deux mentionnent la réputation de Gorgias auprès des Thessaliens – et il est possible que Philostrate prenne ici le *Ménon* pour source –; en revanche, la renommée universelle du sophiste à travers toute la Grèce est une spécificité du second auteur. Cela ne signifie pas que ce dernier invente cette idée de toute pièce, mais nous ne pouvons vérifier si ses dires sont fondés sur une réalité historique. L'hypothèse d'une amplification paraît d'autant plus vraisemblable que Gorgias occupe un rôle

32. Philostrate, *Vies des sophistes* I, 9, 492-494 = Gorgias 82 A 1 (Diels-Kranz). De même, I, 9, 482 = 82 A 1a; I, 9, 483 = 82 A 24. Par ailleurs, la *Lettre* 73 de Philostrate correspond au *testimonium* 82 A 35. On peut en dire autant de Protagoras, d'Hippias et de Prodicos: I, 10, 494-495 = Protagoras 80 A 2; I, 12, 496 = Prodicos 84 A 1a; I, 11, 495-496 = Hippias, 86 A 2.

majeur dans bien des textes de Philostrate³³: quoi de mieux que de s'affilier à un homme unanimement reconnu?

De même, Philostrate (*Vies des sophistes* I, 482 = 32 D 11, Laks-Most) est le seul à présenter Gorgias comme l'initiateur de l'improvisation, le *skedios logos* (σκέδιος λόγος), même si Denys d'Halicarnasse (*Composition stylistique*, VI, 12.6 = 32 D 12, Laks-Most) insistait déjà sur l'importance de la circonstance (*kairos* / καιρός) dans la doctrine du sophiste: tout se passe comme si Philostrate utilisait ce dernier pour en faire le père fondateur d'une pratique qui sera omniprésente dans toutes les *Vies des sophistes* et constituera un critère de définition communs aux deux Sophistiques. Tout l'intérêt de l'édition de Laks-Most par rapport à celle de Diels est qu'elle incite à une démarche critique: son approche comparatiste permet au chercheur moderne de constater que l'improvisation gorgianique est une spécificité de Philostrate.

Enfin, dans leur chapitre intitulé «La réflexion sur le langage, la rhétorique, la morale et la politique au V^{ème} siècle», Laks-Most ne font pas non plus figurer Critias parmi les sophistes. En revanche, celle de Diels n'hésitait pas à le classer parmi les grands tenants de la première Sophistique³⁴. Sur ce point, nous pouvons voir comment la recherche moderne sur Philostrate a pu influencer les études sur l'époque classique. Dans sa publication de 2000, Marie-Pierre Noël (*Philostrate, historien de la première Sophistique* 195) a montré que jamais Critias n'est assimilé à un sophiste avant Philostrate: dans les sources antérieures, il est plutôt présenté comme une figure qui gravite autour de ce cercle. Le phénomène peut s'expliquer, me semble-t-il, par la définition très globalisante de la Sophistique que proposent les *Vies des sophistes*: Philostrate y inclut volontiers des auteurs comme Eschine et Isocrate, alors même que ce dernier a composé un traité *Contre les sophistes*. Mais quelle que soit la raison qui a poussé Philostrate à faire de Critias un sophiste, ce cas nous montre clairement qu'une meilleure prise en compte des témoignages postérieurs peut totalement modifier notre propre appréhension de l'époque classique: ici encore, quand Diels utilisait Philostrate à des fins documentaires, Laks et Most, tributaires d'études plus modernes, ne suivent pas cette source à la lettre.

33. Dans les *Vies des sophistes* I, 481, Gorgias est présenté comme le père fondateur de la première Sophistique. De même, la lettre 73 constitue la clôture des *Lettres*, ce qui revient à placer cette œuvre sous le patronat du sophiste. Enfin, les *Héroïques*, 33.3 reprennent également un thème présent dans la *Défense de Palamède*, 30, du même Gorgias.

34. Philostrate, *Vies des sophistes* I, 16, 501-503 = Critias 88 A 1 (Diels-Kranz).

Pour conclure, le risque d'une telle approche serait de sombrer dans un relativisme qui consisterait à postuler que l'époque impériale nous a «servi sur un plateau» un canon d'auteurs attiques totalement artificiel. Là n'est pas mon ambition. J'espère plutôt avoir montré, à travers ces quelques cas d'études, que nous lisons encore la littérature grecque de l'Athènes classique à travers un spectre qui y a été déposé *a posteriori*, et que ce phénomène est en pleine évolution, puisque l'approche documentaire de Jacoby ou de Diels a été peu à peu remise en cause. En ce sens, mieux nous analyserons les textes de l'époque impériale, mieux nous comprendrons comment nous lisons nous-mêmes ceux de la période classique. Le regain d'intérêt qu'ont connu des auteurs comme Philostrate depuis les dernières décennies ouvre un champ d'étude inédit pour notre compréhension respective des deux ères, si ce n'est de cette typologie tripartite de l'Antiquité où les époques classique, hellénistique et impériale demeurent enfermées dans des cases historiques. A mesure que se multiplieront les études de l'époque impériale, les antiquisants du XXI^{ème} siècle disposeront d'outils critiques de plus en plus affinés, et l'on peut supposer que les travaux universitaires se répercuteront sur l'enseignement des langues anciennes, qui gagnera lui aussi à offrir un rôle de plus en plus important aux textes tardifs.

Bibliographie

- Abbondanza, Letizia, *Filostrato maggiore: Immagini. Introduzione, traduzione e commento*, Préface de Maurizio Harari, Turin, N. Aragno, 2008.
- Alpers, Klaus, «Grieschische Lexikographie in Antike und Mittelalter», in *Welt der Information. Wissen und Wissenvermittlung in Geschichte und Gegenwart*, Koch, Hans-Albrecht (dir.), Stuttgart, Metzler, 1990, p. 14-38.
- Anderson, Graham, *The Second Sophistic: a cultural phenomenon in the Roman empire*, Londres, Routledge, 1993.
- Anlauf, Gerhard, *Standard Late Greek oder Attizismus? Eine Studie zum Optativgebrauch im nachklassischen Griechisch*, Thèse soutenue à l'université de Cologne, 1960.
- Avotins, Ivars, «The Date and the Recipient of the *Vitae Sophistarum* of Philostratus», in *Hermes: Zeitschrift für klassische Philologie*, n°106, 1978, p. 242-247.
- Bing, Peter, «Afterlives of a Tragic Poet: The Hypothesis of Euripides», in Matthaïos, Stephanos et al. (dir.), *Ancient Scholarsiph and Grammar: Archetypes, Concepts and Contexts*, Berlin-New York, De Gruyter, 2011, p. 199-206.
- Bompaire, Jacques, *Lucien écrivain: imitation et création* [1958], Paris, Les Belles Lettres, 2000.
- Bowie, Ewen, «Quotations of Earlier Texts in Τὰ ἐς τὸν Τυανέα Ἀπολλώνιον», in Dæmōn, Kristoffel, et al. (dir.), *Theios Sophistes: Essays on Flavius Philostratus'*

- Vita Apollonii [Conference, Royal Academy in Brussels, 19-20 January 2006]. Leiden, Brill, 2009, p. 57-73.
- Castorina, Emanuele, *L'Atticismo nell'evoluzione del pensiero di Cicerone*, Catania, N. Giannotta, 1952.
- Collinet, Jean-Pierre, «Racine lecteur et adaptateur d'Héliodore», in *Papers on French Seventeenth Century Literature*, XV, n°29, 1988, p. 399-415.
- Côté, Dominique, «Les deux sophistiques de Philostrate», in *Rhetorica: A Journal of the History of Rhetoric*, Vol. 24, n°1, 2006, p. 1-35.
- Goudriaan, Koen, *Over classicisme: Dionysius von Halicarnassus en zijn program van weldsprekendheit, cultuur en politiek*, Thèse soutenue à l'université d'Amsterdam, 1989.
- Jones, Christopher, «Philostratus and the Gordiani», in *Mediterraneo Antico* n°5, 1989, p. 759-767.
- Kim, Lawrence, «The Literary Heritage as Language: Atticism and the Second Sophistic», in Bakker, Egbert, Chichester-Maiden (eds), *A Companion to Ancient Greek Language*, Wiley-Blackwell, 2010, p. 468-482.
- De Lannoy, Ludo, «Le problème des Philostrate», in *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt* II. 34.3, 1997, p. 2362-2449.
- Lebeau, Anne, *Le thème grec du DEUG à l'Agrégation*, Paris, Ellipses, 2000.
- Lévy, Mélina, «L'imitation de Thucydide dans les *Opuscles Rhétoriques* et les *Antiquités Romaines* de Denys d'Halicarnasse», in Valérie Fromentin, et al. (dir.), *Ombres de Thucydide: La réception de l'historien depuis l'Antiquité jusqu'au début du XX^e siècle*. Actes des colloques de Bordeaux, les 16-17 mars 2007, de Bordeaux, les 30-31 mai 2008 et de Toulouse, les 23-25 octobre 2008.
- Marrou, Henri-Irénée, *Décadence romaine ou Antiquité tardive? III^e-IV^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1977.
- Noël, Marie-Pierre, «Philostrate, historien de la première Sophistique», in Lucia Calboli-Montefusco, (dir.), *Papers on Rhetoric* III, Rome, CLUEB, 2000, p. 191-212.
- Pernot, Laurent, *L'ombre du tigre: Recherches sur la réception de Démosthène*, Naples, M. D'Auria, 2006.
- Pralon, Didier, «Entre la mémoire et l'oubli: le fragment de tragédie», in Anne Bouvier Cavoret, (dir.), *Théâtre et mémoire*, Actes du colloque international d'Avignon, 17, 18 et 19 novembre 1999.
- Quet, Marie-Henriette, «Le sophiste M. Antonius Polémon de Laodicée, éminente personnalité politique de l'Asie romaine du II^e siècle», in Mireille Cèbeillac-Gervasoni, et al. (dir.), *Les Elites et leurs facettes: Les élites locales dans le monde hellénistique et romain*, Rome, École française de Rome, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2003, p. 401-443.
- Russell, Donald Andrew, *Greek Declamation*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1983.
- Schmid, Wilhelm, *Der Atticismus in seinen Hauptvertretern von Dionysius von Halikarnass bis auf den zweiten Philostratus*, Stuttgart, W. Kohlhammer, 1887-1897. 5 vol.

Langue, civilisation, religion, histoire

- Schmitz, Thomas, «Narrator and audience in Philostratus' *Lives of the sophists*», in Ewen Bowie et al. (dir.), *Philostratus*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009., p. 49-68.
- Surber, Christian, *Parole, personnage et référence dans le théâtre de Jean Racine*, Genève, Droz, 1992.
- Swain, Simon, *Hellenism and Empire: Language, Classicism and Power in the Greek World, AD 50-250*, Oxford, Clarendon Press, New York, Oxford University Press, 1996.
- Toye, David, «Dionysius of Halicarnassus on the First Greek Historians», in *American Journal of Philology*, n°116, 1995, p. 279-302.
- Vernhes, Jean-Victor, ἑρμῆιον. *Initiation au grec ancien* [1994], Paris, Ophrys, 2003.
- Wisse, Jakob, «Greeks, Romans, and the Rise of Atticism», in Jelle Abbenes, et al. (dir.), *Greek Literary Theory After Aristotle: A Collection of Papers in Honour of D.M. Schenkeveld*, Actes du colloque d'Amsterdam, avril 1995.

Textes et éditions

- Aujac, Germaine, *Denys d'Halicarnasse: Opuscles rhétoriques. Tome I, Les orateurs antiques*, Paris, Les Belles Lettres, 1978.
- Aujac, Germaine, *Denys d'Halicarnasse: Opuscles rhétoriques. Tome II, Démosthène*, Paris, Les Belles Lettres, 1988.
- Aujac, Germaine, *Denys d'Halicarnasse: Opuscles rhétoriques. Tome IV, Thucydide; Seconde Lettre à Ammée*, Paris, Les Belles Lettres, 1991.
- Aujac, Germaine, *Denys d'Halicarnasse: Opuscles rhétoriques. Tome V, L'imitation (fragments, Epitomé); Première lettre à Ammée; Lettre à Pompée Géminos; Dinarque*, Paris, Les Belles Lettres, 1992.
- Diels, Hermann, *Die Fragmente der Vorsokratiker. Zweiter Band* [1903] Texte édité par Walther Kranz, Zürich, Weidmann, 1952.
- Gibson, Craig, *Libanius's Progymnasmata. Model Exercises in Greek Prose Composition and Rhetoric*, Atlanta, Society of Biblical Literature, 2008.
- Hardy, Jacques, *Aristote: Poétique*, Paris, Les Belles Lettres, 1932.
- Jacoby, Felix, *Die Fragmente der griechischen Historiker. Erster Teil, Genealogie und Mythographie. A, Vorrede, Text, Addenda, Konkordanz (Nr 1-63)* [1923], Leiden, E. J. Brill, 1957.
- Jacoby, Felix, *Die Fragmente der griechischen Historiker. Zweiter teil, Zeitgeschichte. A, Universalgeschichte und Hellenika (Nr 64-105)*, Leiden, E. J. Brill, 1961.
- Laks, André et Most, Glen Warren, *Les débuts de la philosophie. Des premiers penseurs grecs à Socrate*, Paris, Fayard, 2016.
- Wright, Wilmer Cave, *Philostratus and Eunapius: The Lives of the Sophists* [1921], Cambridge, Mass.: Harvard University Press; Londres: William Heinemann; coll. «Loeb», 1989.